

Arthur Conan Doyle

LA MAISON VIDE

Le retour de Sherlock Holmes

(septembre 1903)



Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

La maison vide

Au printemps de 1894, tout Londres s'émut, et la haute société s'épouvanta, de la mort de l'honorable Ronald Adair assassiné dans des circonstances étranges, inexplicables. L'enquête de police a mis en lumière certains détails, mais tout n'a pas été dit : en effet l'accusation disposait d'une base si solide qu'elle n'a pas jugé nécessaire de produire les faits dans leur totalité.

Aujourd'hui seulement, c'est-à-dire dix ans après, me voici en mesure de présenter au public l'enchaînement complet des événements. Certes le crime lui-même ne manquait pas d'intérêt ! Mais ses suites m'apportèrent la surprise la plus grande et le choc le plus violent d'une vie pourtant fertile en aventures. Encore maintenant, lorsque j'y réfléchis, je retrouve en moi un écho de cette subite explosion de joie, de stupeur et d'incrédulité qui m'envahit alors.

Que le lecteur me pardonne ! Je sais jusqu'à quel point il s'est passionné pour les quelques histoires qui lui ont révélé les pensées et les actes d'un homme tout à fait exceptionnel. Mais qu'il ne me blâme pas de ne pas lui avoir appris plus tôt la nouvelle ! Ç'aurait été mon premier devoir si je n'avais été empêché de le remplir par défense formelle qui m'avait été faite et qui n'a été levée que le 3 du mois dernier.

Mon étroite amitié avec Sherlock Holmes avait suscité et développé un goût profond pour l'enquête criminelle. Ce goût survécut à la disparition de mon camarade. Je ne manquai jamais par la suite d'étudier les diverses énigmes que l'actualité proposait au public. Plus d'une fois, mais uniquement pour mon plaisir personnel, je voulus m'inspirer de ses méthodes pour trouver des solutions… avec, j'en conviens, un succès inégal. Rien néanmoins n'aviva plus ma curiosité que la tragédie dont Ronald Adair fut la victime. Et quand je lus dans la presse les témoignages recueillis au cours de l'enquête qui avait entraîné un

verdict d'assassinat contre inconnu ou inconnus, je mesurai toute l'étendue de la perte que la mort de Sherlock Holmes avait infligée à la société.

Cette affaire mystérieuse fourmillait de particularités qui, j'en étais sûr, l'auraient déchaîné. La police aurait vu son action secondée, et probablement anticipée, par l'agilité intellectuelle et la prodigieuse faculté d'observation du premier détective d'Europe. Je me rappelle que ce jour-là, tout en passant la revue de mes malades, je tournai et retournai dans ma tête les éléments dont je disposais pour reconstituer le drame sans pouvoir mettre sur pied une explication satisfaisante… Allons, au risque de répéter une vieille histoire trop connue, je vais récapituler d'abord les faits établis par l'enquête.

L'honorable Ronald Adair était le deuxième fils du comte de Maynooth, gouverneur à l'époque d'une colonie australienne. La mère d'Adair était rentrée d'Australie pour subir l'opération de la cataracte. Elle habitait avec son fils Ronald et sa fille Hilda au 427 de Park Lane. Le jeune homme fréquentait la meilleure société ; selon tous les renseignements recueillis, il n'avait pas de mauvais penchants et on ne lui connaissait pas d'ennemis. Il avait été fiancé à Mlle Edith Woodley, de Carstairs ; mais les fiançailles avaient été rompues quelques mois plus tôt d'un commun accord, et rien ne permettait de penser que cette rupture eût laissé derrière elle des regrets profonds. L'existence de Ronald Adair déroulait ses orbes régulières à l'intérieur d'un petit monde bien délimité ; et son tempérament ne le portait guère au sentiment ni à la sensiblerie. Tel était le jeune aristocrate sur qui une mort étrange s'abattit au soir du 30 mars 1894, entre dix heures et onze heures vingt.

Ronald Adair aimait les cartes. Il jouait beaucoup, mais jamais à des taux scandaleux. Il faisait partie des Cercles Baldwin, Cavendish, et de Bagatelle. Après dîner, le jour de sa mort, il joua un tour de whist au Cercle de Bagatelle. Dans l'après-midi, et au même endroit, il avait également fait une partie. Ses partenaires, M. Murray, sir John Hardy et le colonel Moran, témoignèrent que

les jeux avaient été sensiblement d'égale force et qu'il n'y avait pas eu de grosse différence d'argent. Adair avait peut-être perdu cinq livres, mais pas davantage. Jouissant d'une fortune considérable, il n'avait aucune raison d'être affecté par une perte de cet ordre. Avec régularité, il fréquentait tantôt un cercle, tantôt un autre : c'était un joueur prudent, qui gagnait souvent. Récemment, avec le colonel Moran comme partenaire, il avait gagné la coquette somme de deux cent quarante livres contre Godfrey Milner et lord Balmoral. Le soir du crime, il était rentré chez lui exactement à dix heures. Sa mère et sa sœur étaient sorties : elles passaient la soirée chez une parente. La domestique déposa qu'elle l'avait entendu pénétrer dans la pièce du devant du deuxième étage qu'il utilisait comme salon personnel. Auparavant, elle y avait allumé du feu ; celui-ci dégageant de la fumée, elle avait ouvert la fenêtre. Le salon demeura silencieux jusqu'à onze heures vingt. Lady Maynooth et sa fille, dès leur retour, voulurent dire bonsoir à Ronald. Lady Maynooth essaya d'entrer. La porte était fermée de l'intérieur. Elles frappèrent, appelèrent, mais leurs cris demeurèrent sans réponse. Finalement, la porte fut forcée. Le corps de l'infortuné jeune homme gisait près de la table, la tête horriblement fracassée par une balle explosive de revolver, mais dans la pièce on ne retrouva aucune arme. Sur la table, il y avait deux billets de dix livres, plus dix-sept livres et dix schillings en pièces d'or et d'argent disposées en petites piles de valeur différente. Sur une feuille de papier figuraient aussi quelques chiffres avec en regard des noms d'amis de club. On en déduisit qu'avant sa mort il était en train de chiffrer ses gains et ses pertes aux cartes.

Un examen minutieux acheva de rendre l'affaire inexplicable. En premier lieu, il fut impossible de déceler le motif pour lequel le jeune homme se serait enfermé à clé. Restait l'hypothèse où la porte aurait été fermée par l'assassin, qui se serait ensuite enfui par fenêtre. Mais la fenêtre était bien à sept mètres au-dessus d'un parterre de crocus en plein épanouissement. Or ni les fleurs ni le sol ne présentaient la moindre trace de désordre, et on ne releva aucune empreinte de pas sur l'étroite bande d'herbe qui séparait la maison de la route. Apparemment donc, c'était le

jeune homme qui s'était lui-même enfermé. Mais comment avait-il été tué ? Personne n'aurait pu grimper par le mur jusqu'à la fenêtre sans laisser trace de son escalade. Et si l'assassin avait tiré par la fenêtre, ç'aurait été un tireur absolument hors de pair puisqu'il avait infligé avec un revolver une blessure aussi effroyable. Par ailleurs, Park Lane est une artère fréquentée : il y a à moins de cent mètres une station de fiacres. Personne n'avait entendu le coup de feu. Et pourtant le cadavre était là, ainsi que la balle de revolver, aplatie comme toutes les balles à pointe tendre, qui avait dû provoquer une mort instantanée. Tels étaient les éléments du mystère de Park Lane, que compliquait encore l'absence de mobile valable puisque, comme je l'ai déjà dit, le jeune Adair n'avait pas d'ennemi connu et que l'argent était resté sur la table.

Toute la journée donc je réfléchis à ces faits. Je m'efforçai de mettre sur pied une théorie capable de les concilier, de découvrir cette ligne de moindre résistance que mon pauvre ami considérait comme le point de départ de toutes ses enquêtes. J'avoue que Je n'aboutis à rien. Dans la soirée, je fis un tour dans le Park, je le traversai et me trouvai vers six heures du côté de Park Lane. Un groupe de badauds, le nez pointant vers une certaine fenêtre, m'indiqua la maison du crime. Un grand gaillard maigre avec des lunettes à verres fumés, qui me fit l'impression d'être un policier en civil, était en train d'émettre une théorie de son cru que les autres écoutaient. Je m'approchai pour tendre l'oreille, mais ses propos me parurent si stupides que je me retirai du groupe en pestant contre le sot discoureur. En reculant, je me heurtai à un vieillard difforme qui se tenait derrière moi, et je fis tomber quelques livres qu'il portait sous son bras. Je les ramassai, non sans avoir remarqué que le titre de l'un d'eux était : *L'Origine de la Religion des Arbres*. Certainement son propriétaire était un pauvre bibliophile qui, soit professionnellement, soit par marotte, collectionnait des livres peu connus. Je lui présentai mes excuses, mais le bonhomme devait attacher un grand prix aux livres que j'avais si involontairement maltraités, car il vira sur ses talons en poussant un grognement de mépris, et je vis son dos voûté et ses favoris blancs disparaître parmi la foule.

J’eus beau observer le 427 de Park Lane, je n’avançai guère dans la solution de mon problème. La maison était séparée de la rue par un mur et une grille dont la hauteur n’excédait pas un mètre cinquante. Il était donc facile pour n’importe qui de pénétrer dans le jardin. Mais la fenêtre me sembla tout à fait inaccessible en raison de l’absence de gouttières ou de tout objet pouvant faciliter l’escalade d’un homme agile. Plus intrigué que jamais, je repris le chemin de Kensington. J’étais dans mon cabinet depuis cinq minutes quand la bonne m’annonça un visiteur. A ma grande surprise, elle introduisit mon vieux bibliophile de tout à l’heure : son visage aigu, parcheminé, se détachait d’un encadrement blanc comme neige ; il portait toujours sous son bras ses précieux livres, une douzaine au moins.

– Vous êtes surpris de ma visite, monsieur ? me demanda-t-il d’une voix qui grinçait bizarrement.

Je reconnus que je l’étais.

– Hé bien ! monsieur, c’est que j’ai une conscience, voyez-vous ! Je marchais clopin-clopant quand vous êtes entré dans cette maison. Alors je me suis dit que j’allais dire un mot à ce monsieur poli pour lui expliquer que si j’avais été un tant soit peu brusque dans mes manières, il ne fallait pas m’en vouloir, et que je le remerciais beaucoup de m’avoir ramassé mes livres.

– N’en parlons plus ! répondis-je. Puis-je vous demander comment vous saviez qui j’étais ?

– Ma foi, monsieur, je suis un peu votre voisin. Vous trouverez ma petite boutique au coin de Church Street et je serai très heureux de vous y voir, monsieur. Peut-être êtes-vous collectionneur vous-mêmes ? Voici Oiseaux anglais, et un Catulle, et La Guerre sainte… Une véritable affaire, monsieur, chacun de ces livres. Tenez, cinq volumes rempliraient juste la place qu’il y a

sur le deuxième rayon derrière vous. Ce vide-là donne à penser que vous n'êtes pas très ordonné, monsieur, n'est-ce pas ?

Je tournai la tête pour regarder le rayon en question, puis je la tournai à nouveau vers mon bibliophile... Sherlock Holmes était debout de l'autre côté de la table, souriant. Je bondis sur mes pieds, je le contemplai stupéfait pendant quelques instants, et puis, pour la première et dernière fois de ma vie, je dus m'évanouir. En tout cas un brouillard gris tourbillonna devant mes yeux, et, quand il se dissipa, je m'aperçus que mon col était déboutonné ; j'avais encore sur les lèvres un vague arrière-goût de cognac. Holmes était penché au-dessus de mon fauteuil, un flacon dans la main.

– Mon cher Watson ! me dit la voix dont je me souvenais si bien, je vous dois mille excuses. Je ne pensais pas que vous étiez aussi sensible.

Je l'empoignai par le bras.

– Holmes ! m'écriai-je. Est-ce bien vous ? Se peut-il que vous soyez réellement vivant ? Est-il possible que vous ayez réussi à sortir de ce gouffre infernal ?

– Attendez un peu ! Êtes-vous sûr que vous êtes en état de discuter ? Je vous ai infligé une belle secousse avec cette apparition dramatique !

– Oui, oui, je me sens très bien. Mais en vérité, Holmes, j'en crois à peine mes yeux. Seigneur ! Penser que vous... que c'est vous entre tous les hommes qui êtes là dans mon cabinet !...

A nouveau je le saisis par la manche, mais je pinçai son long bras maigre et nerveux.

– ... Au moins vous n'êtes pas un pur esprit ! dis-je en lui voyant faire la grimace.

– Cher ami !

– Je suis au comble de la joie. Asseyez-vous et dites-moi comment vous êtes sorti vivant de cet horrible abîme !

Il s'assit en face de moi et il alluma une cigarette avec sa vieille nonchalance accoutumée. Il portait la redingote râpée du marchand de livres, mais il avait posé sur la table la perruque blanche et les vieux bouquins. Il me parut plus mince, et son profil plus aigu, mais le fond blanc de son teint me révéla qu'il n'avait pas mené une existence bien saine depuis sa disparition.

– Je suis ravi de m'étirer, Watson ! Figurez-vous que ce n'est pas drôle pour un homme de ma taille de se raccourcir plusieurs heures de suite d'une trentaine de centimètres… Mais ce n'est pas le moment des explications, mon cher ami ! Nous avons, si toutefois je puis compter sur votre coopération, une rude et dangereuse nuit de travail qui nous attend. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous raconte tout quand ce travail aura été achevé ?

– Je suis la curiosité en personne. Je préférerais de beaucoup vous entendre tout de suite !

– M'accompagnerez-vous cette nuit ?

– Quand vous voudrez, où vous voudrez !

– Comme au bon vieux temps, alors ? Avant de partir, nous pourrons manger un morceau. Voyons, hé bien ! à propos de ce gouffre ? Ma foi, Watson, je n'ai pas eu beaucoup de mal à en sortir, pour la bonne raison que je ne suis jamais tombé dedans.

– Vous n'êtes pas tombé dedans ?

– Non, Watson ! Je ne suis pas tombé dedans. Et pourtant ma lettre, pour vous, était absolument sincère. Je ne doutais guère que je fusse arrivé au terme de ma carrière quand je vis la sinistre silhouette de feu le professeur Moriarty se dresser sur le sentier. Je lus dans ses yeux gris mon arrêt de mort. J'échangeai quelques répliques avec lui et il m'accorda fort courtoisement la permission de vous écrire le court billet que vous trouvâtes ensuite et que je laissai avec mon porte-cigarettes et mon alpenstock. Puis je m'engageai dans le sentier, Moriarty sur mes talons. Arrivé au bord du précipice, je m'arrêtai, aux abois. Il n'avait pas d'armes, mais il se jeta sur moi et ses longs bras se nouèrent autour de mon corps. Il savait qu'il avait perdu. Il ne pensait plus qu'à se venger. Juste au-dessus du gouffre, nous chancelâmes ensemble. Vous n'ignorez point que j'ai un peu pratiqué le haritsu ; c'est une méthode de lutte japonaise qui dans bien des cas m'a rendu d'éminents services. J'échappai à son étreinte, tandis que lui, poussant un cri horrible, battait l'air de ses deux mains sans pouvoir se raccrocher à rien. Impuissant à recouvrer son équilibre, il tomba dans le gouffre. A plat ventre, penché au-dessus de l'abîme, je surveillai sa chute. Il heurta un rocher, rebondit, et s'écrasa au fond de l'eau.

J'écoutai en souriant cette explication que Holmes me conta entre deux bouffées de cigarette.

– Mais les traces ! m'écriai-je. J'ai vu, de mes yeux vu, deux traces de pas se diriger vers le précipice, et aucune en sens inverse.

– Voici pourquoi. A l'instant même où le professeur disparaissait, je mesurai la chance réellement extraordinaire que m'offrait le destin. Je savais que Moriarty n'était pas seul à avoir juré ma perte. J'en connaissais au moins trois autres ; la mort de leur chef exaspérerait sans aucun doute leur volonté de vengeance. Tous étaient des individus très dangereux. L'un ou l'autre finirait évidemment par m'avoir ! D'autre part, si le monde entier était convaincu que j'étais mort, ces individus prendraient quelques libertés, se découvriraient et, tôt ou tard, je les

détruirais. Alors il serait temps pour moi d’annoncer que j’étais demeuré au pays des vivants. Tout cela s’ordonna dans mon esprit avec une telle rapidité que je crois qu’avant même que le professeur Moriarty eût touché le fond des chutes de Reichenbach j’avais déjà formulé ma conclusion.

« Je me relevai et j’examinai la muraille rocheuse derrière moi. Dans le compte rendu fort pittoresque que vous avez écrit et que j’ai lu quelques mois plus tard, vous avez affirmé que le roc était lisse. Ce n’était pas tout à fait exact ! Quelques petites marches se présentaient, et il y avait un soupçon de saillie. La muraille était si haute qu’il m’était impossible de l’escalader. Mais d’autre part le sentier était si mouillé que je ne pouvais l’emprunter sans y laisser trace de mon passage. J’aurais pu, c’est vrai, mettre mes souliers à l’envers : cela m’est déjà arrivé. Mais trois séries d’empreintes orientées dans le même sens auraient suggéré évidemment une tromperie. Que pouvais-je faire de mieux que me hasarder dans l’escalade ? Ce ne fut pas une plaisanterie, Watson ! J’avais les chutes qui grondaient au-dessous de moi. Je vous jure que je ne suis pas un délirant, mais je croyais entendre Moriarty qui m’appelait du fond du gouffre. La moindre faute m’eût été fatale. Plusieurs fois, quand j’arrachais des touffes d’herbe ou quand mon pied dérapait entre les interstices humides du rocher, je me croyais à mes derniers moments. Mais je continuai à grimper. Finalement je m’agrippai à une sorte de plate-forme couverte d’une tendre mousse verte. Là je pouvais me dissimuler très confortablement. Et j’étais étendu à cette place, mon cher ami, quand je vous ai vus arriver, vous et tous les gens qui vous suivaient, pour enquêter de la manière la plus sympathique et la plus efficace sur les circonstances de ma mort.

« Lorsque vous eûtes tiré vos conclusions, aussi inévitables qu’erronées, vous reprîtes le chemin de l’hôtel et je demeurai seul. Je m’étais imaginé que mes aventures étaient terminées, mais un incident tout à fait imprévu m’avertit que des surprises m’étaient encore réservées. Un gros rocher tomba d’en haut,

dévala à côté de moi et dégringola dans le gouffre. D'abord je crus à un hasard. Mais, levant le nez, j'aperçus une tête d'homme qui se détachait sur le ciel qui s'assombrissait, et un deuxième rocher frappa le rebord de la plate-forme sur laquelle j'étais allongé, passa à vingt centimètres de mon crâne… Évidemment, je n'avais plus le droit d'avoir des illusions ! Moriarty n'était pas venu seul. Un complice (et je n'eus pas besoin de le regarder deux fois pour comprendre combien ce complice était déterminé à tout) s'était tenu à l'écart pendant que le professeur m'attaquait. A distance, et sans que je l'eusse vu, il avait grimpé jusqu'en haut de la muraille rocheuse ; de là il s'efforçait de réussir ce que son compagnon avait manqué.

« Je ne perdis pas beaucoup de temps à réfléchir, Watson ! A nouveau ce visage sinistre apparut au-dessus de moi et je compris que cette apparition présageait un autre rocher. Alors je décidai de redégringoler jusqu'au sentier. Je ne crois pas que je l'aurais fait de sang-froid. Les difficultés de la montée étaient multipliées par cent. Mais je n'eus pas le loisir de considérer tous les dangers, car une troisième pierre déboula en sifflant pendant que je me retenais par les mains au bord de la plate-forme. A mi-côte, je me laissai glisser : grâce à Dieu, j'atterris sur le sentier. Mais dans quel état ! Déchiré, saignant aux mains, aux genoux, au visage… Je pris mes jambes à mon cou, marchai toute la nuit à travers les montagnes, abattis quinze kilomètres d'une seule traite… Bref, huit jours plus tard, je me retrouvai à Florence : seul, avec la certitude que personne au monde ne savait ce que j'étais devenu.

« Je n'eus qu'un seul confident : mon frère Mycroft. Je vous dois beaucoup d'excuses, mon cher Watson, mais il était trop important qu'on me crût mort, et vous n'auriez certainement pas écrit un récit si convaincant de ma triste fin si vous n'aviez pas été vous-même persuadé que cette fin était véritable. Il m'arriva plusieurs fois, au cours de ces trois dernières années, de tremper une plume dans l'encrier pour vous écrire ; mais craignant une imprudence de votre amitié, je renonçai à courir le risque d'une indiscrétion qui aurait trahi mon secret. Et c'est pour cette même raison que je vous ai tourné le dos ce soir quand vous avez fait

tomber mes livres, car je me trouvais en danger, et le moindre signe de surprise ou d'émotion de votre part eût pu me dénoncer et entraîner des conséquences fâcheusement irréparables. Quant à Mycroft, j'avais besoin de le mettre dans ma confidence afin d'avoir l'argent qu'il fallait. Le cours des événements à Londres n'avait guère répondu à mes espérances : le procès de la bande Moriarty laissa en liberté deux de ses membres les plus dangereux, qui étaient mes ennemis les plus acharnés. Je voyageai pendant deux ans au Tibet, visitai Lhassa et passai plusieurs jours en compagnie du dalaï-lama. Peut-être avez-vous entendu parler par la presse des explorations remarquables d'un Norvégien du nom de Sigerson ? Mais je suis sûr que vous n'avez jamais pensé que vous receviez ainsi des nouvelles de votre ami. Ensuite j'ai traversé la Perse, visité La Mecque, discuté de choses fort intéressantes avec le calife de Khartoum dont les propos ont été immédiatement communiqués au Foreign Office. Je suis retourné en France ; là, j'ai passé quelques mois à faire des recherches sur les dérivés du goudron de houille dans un laboratoire de Montpellier. Une fois obtenus les résultats que j'en attendais, j'appris que, sur mes deux ennemis, il n'en restait plus qu'un en liberté à Londres. Je me préparais tranquillement à rentrer quand me parvint la nouvelle du très remarquable mystère de Park Lane : non seulement cette énigme avait de quoi m'intéresser en tant que telle, mais elle me parut offrir quelques possibilités d'un intérêt particulier pour votre serviteur. Je me hâtai de boucler mes valises, arrivai à Londres, réclamai à Baker Street un entretien avec moi-même, déclenchai chez Mme Hudson une violente crise de nerfs, et découvris que Mycroft avait laissé mon appartement et mes papiers parfaitement en état. Et c'est ainsi, mon cher Watson, que vers deux heures cet après-midi, je me trouvais assis sur mon vieux fauteuil dans mon vieux salon, et je ne souhaitais plus qu'une chose : voir mon vieil ami Watson dans le fauteuil d'en face qu'il avait si souvent occupé.

Tel fut le récit extraordinaire que j'écoutai en cette soirée d'avril. Récit qui n'aurait rencontré que mon incrédulité s'il ne m'avait été confirmé par la présence de ce corps mince,

interminable, et de ce visage ardent aux traits accusés que je n'aurais jamais espéré revoir. Il avait sans doute appris quelque chose de la tristesse où m'avait plongé la perte que j'avais faite : son attitude me le révéla plus que ses paroles.

– Le travail est le meilleur antidote au chagrin, mon cher Watson ! Or j'ai pour nous deux un joli travail en vue : un travail qui pourrait justifier toute une vie d'homme sur cette planète !...

En vain je le priai de m'en dire davantage.

– Avant demain matin, vous verrez et entendrez beaucoup ! me répondit-il. Nous avons d'abord à nous raconter des tas de choses. Mais à neuf heures et demie, en route pour la maison vide !

Ce fut tout à fait comme au bon vieux temps : à l'heure dite, je me trouvai assis dans un fiacre à côté de lui, un revolver dans la poche et au cœur un petit frisson des grandes aventures. Holmes était froid, sérieux, taciturne. Les réverbères m'apprirent qu'il avait les sourcils froncés sous l'intensité de la réflexion, et qu'il serrait ses lèvres minces. J'ignorais quelle bête féroce nous allions chasser dans la jungle londonienne du crime, mais, étant donné l'attitude du chasseur, j'étais sûr que cette aventure était d'une gravité exceptionnelle. De temps à autre, un petit sourire sarcastique déformait ses traits austères : mauvais présage pour le gibier !

J'avais cru que nous nous rendions à Baker Street, mais Holmes fit arrêter le cocher au coin de Cavendish Square. Je remarquai que lorsqu'il en descendit, il regarda soigneusement à droite et à gauche. D'ailleurs, par la suite, il se retourna à chaque croisement de rues pour s'assurer que nous n'étions pas suivis. Notre route fut assez singulière. Holmes connaissait son Londres comme sa poche ; il n'y avait pas une ruelle qu'il ignorât. Ce soir-là, il me conduisit avec autant de célérité que d'assurance dans un dédale de passages dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

Finalement nous émergeâmes dans une petite rue, bordée de vieilles maisons lugubres, qui aboutissait dans Manchester Street. Nous allâmes jusqu'à Blandford Street. Là, il tourna vivement dans une rue étroite, poussa une porte en bois, franchit une cour déserte, ouvrit avec une clé la porte de service d'une maison, et la referma derrière nous.

L'obscurité était complète. Mais il m'apparut tout de suite que nous étions dans une maison vide. Sur le plancher nu, nos pas craquaient et résonnaient. La main que j'avais tendue devant moi pour me guider toucha un mur d'où le papier pendait en lambeaux. Les doigts glacés et maigres de Holmes emprisonnèrent mon poignet pour me faire traverser un long vestibule. Je distinguai confusément un vasistas au-dessus de la porte du devant. Holmes vira carrément sur sa droite et nous entrâmes dans une grande pièce carrée vide dont les angles étaient plongés dans l'ombre et le milieu faiblement éclairé par les lumières de la rue. Il n'y avait pas de lampadaire à proximité, et la poussière sur les vitres formait une couche si opaque que nous pouvions tout juste distinguer nos silhouettes. Mon compagnon posa une main sur mon épaule et approcha sa bouche de mon oreille.

– Savez-vous où nous sommes ? chuchota-t-il.

–Certainement dans Baker Street, répondis-je en indiquant la vitre sale.

– Exact. Nous sommes dans la maison Camden, qui est située juste en face de notre ancien appartement.

– Mais pourquoi sommes-nous ici ?

– Parce que nous jouissons d'une vue excellente sur cette chère vieille demeure si pittoresque. Puis-je vous prier, Watson, de vous rapprocher davantage de la fenêtre, en prenant bien garde toutefois à ne pas vous montrer, et de regarder notre ancien

logement, point de départ de tant d’aventures communes ! Vous verrez si mes trois ans d’absence m’ont ôté le pouvoir de vous surprendre.

Je m’avançai à quatre pattes jusqu’à la fenêtre et regardai de l’autre côté de la rue. Mes yeux remontèrent jusqu’à une fenêtre bien connue, et je ne pus m’empêcher de pousser un cri de stupéfaction. Le store était baissé ; à l’intérieur de la pièce, une grosse lampe était allumée. L’ombre d’un homme assis sur une chaise se détachait avec une netteté admirable sur l’écran lumineux de la fenêtre. Il n’y avait pas moyen d’hésiter sur le port de tête, la charpente des épaules, le profil aigu que produisait cette ombre chinoise : c’était Holmes. Sous le coup de la surprise, j’allongeai le bras pour être sûr que Holmes en chair et en os se tenait bien à côté de moi. Il s’accorda un petit rire silencieux.

– Alors ? me dit-il.

– C’est merveilleux !

– Je pense que l’âge n’a pas affaibli ni affadi mon sens imaginatif ! fit-il d’une voix que je reconnus pour celle de l’artiste fier de sa création. Est-ce que ça me ressemble, ou non ?

– J’aurais juré que c’était vous !

– Ce petit chef-d’œuvre est dû au talent de M. Oscar Meunier, de Grenoble, qui a passé plusieurs jours à faire le moulage. Il s’agit d’un buste en cire. J’ai complété la mise en scène cet après-midi au cours de mon passage à Baker Street.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, mon cher Watson, j’avais toutes les raisons du monde pour faire croire à certaines personnes que j’étais là, pendant que je me trouve réellement ailleurs.

– Et vous pensiez que l'appartement était surveillé ?

– Je savais qu'il était surveillé.

– Par qui ?

– Par mes vieux ennemis, Watson ! Par la bande charmante dont le chef repose sous les chutes de Reichenbach. Rappelez-vous qu'ils savaient, et eux seuls le savaient, que j'étais encore vivant. Ils se disaient que tôt ou tard je reviendrais chez moi. Aussi, ils ont monté une garde constante, et ce matin ils m'ont vu arriver.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que j'ai reconnu une de leurs sentinelles quand j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. C'est un type assez inoffensif, qui s'appelle Parker, étrangleur professionnel et remarquable joueur de guimbarde. Je ne me suis pas soucié de lui. Mais je me suis soucié bien davantage du formidable individu qui se tient derrière lui, l'ami de cœur de Moriarty, l'homme qui a essayé de m'écraser à coups de rochers, le criminel le plus rusé et le plus dangereux de Londres. Voilà qu'il s'attaque à moi ce soir, Watson ; mais il ne sait pas que nous, nous allons nous attaquer à lui.

Les plans de mon ami commençaient à acquérir de la consistance dans mon esprit. De cet abri bien placé, les guetteurs étaient guettés et les chasseurs pris en chasse. L'ombre bien dessinée là-haut était l'appât et nous étions à l'affût. Nous demeurâmes debout en silence dans l'obscurité, surveillant les formes humaines qui passaient et repassaient devant nous. Holmes était immobile et muet, mais il n'avait pas ses yeux dans sa poche : il fixait intensément chaque passant. La nuit froide, venteuse, n'encourageait pas les flâneurs, dont beaucoup avaient relevé leur col. Une ou deux fois, je crus reconnaître une silhouette que j'avais déjà vue passer, et je remarquai en

particulier deux hommes qui semblaient se protéger du froid en se collant contre la porte d'une maison un peu plus haut. Je voulus les désigner à mon compagnon, mais il eut un geste d'impatience et il continua à regarder dans la rue. A plusieurs reprises, il s'agita et tambourina légèrement sur le mur. Visiblement, il commençait à s'énerver ; ses projets ne devaient pas s'exécuter comme il l'avait espéré. Enfin, vers minuit, la rue se vida lentement. Il se mit à marcher de long en large, en proie à un énervement incontrôlable. J'allais lui dire je ne sais quoi, quand je levai mes yeux vers la fenêtre éclairée, et à ce moment je reçus un nouveau choc de surprise. Je pris le bras de Holmes et le forçai à regarder.

– L'ombre a bougé ! m'écriai-je.

De fait, ce n'était plus le profil de Holmes mais son dos qui était à présent tourné vers nous.

Trois années n'avaient évidemment pas émoussé les aspérités de son caractère, ni diminué son dédain envers une intelligence moins vive que la sienne.

– Bien sûr, elle a bougé ! me répondit-il. Suis-je donc assez idiot, Watson, pour avoir érigé un mannequin reconnaissable de loin en m'imaginant que l'un des bandits les plus astucieux d'Europe allait se laisser prendre à cette attrape grossière ? Nous sommes ici depuis deux heures ; huit fois Mme Hudson est venue apporter une légère modification à cette silhouette : une fois tous les quarts d'heure. Elle la manipule par-devant, de façon que son ombre n'apparaisse pas. Ah !...

Il retint son souffle. Je le vis avancer la tête ; toute son attitude était contractée, rigide. Mes deux hommes de tout à l'heure étaient peut-être bien encore tapis contre leur porte, je ne les apercevais plus. La rue était paisible et sombre, sauf cet écran jaune lumineux sur lequel se détachait l'ombre noire. Je l'entendis aspirer de l'air sur une note sifflante, ténue, qui

traduisait une excitation difficilement contenue. Il me tira en arrière dans l'angle le plus noir de la pièce, et je sentis sa main se poser sur mes lèvres pour m'avertir de ne faire aucun bruit. Ses doigts tremblaient. Jamais je n'avais vu mon ami pareillement ému ; et pourtant la rue était déserte, lugubrement déserte devant nous.

Mais soudain je pris conscience de ce que ses sens aiguisés avaient déjà perçu. Un bruit furtif parvint à mes oreilles : non pas de Baker Street, mais de derrière nous. On ouvrit une porte, puis on la referma. Un moment plus tard, des pas résonnèrent dans le couloir : des pas qui voulaient être silencieux mais dont le bruit se répercutait à travers la maison vide. Holmes se colla littéralement contre le mur, et je l'imitai, non sans avoir refermé une main sur la crosse de mon revolver. En sondant l'obscurité, je distinguai une vague forme humaine légèrement plus sombre que le noir de la porte ouverte. L'homme s'arrêta un instant, puis avança lentement, recroquevillé, menaçant, dans la pièce. Il parvint à trois mètres de nous. Déjà je m'étais ramassé pour le recevoir, mais je réalisai qu'il ne se doutait pas le moins du monde de notre présence. Il passa tout près de nous, et doucement, avec précaution, il alla soulever la fenêtre à guillotine de quelques centimètres. Quand il s'agenouilla pour se poster devant cette ouverture, les lumières de la rue qui n'étaient plus tamisées par la crasse des carreaux l'éclairèrent en plein. Il semblait être sous le coup d'une passion folle. Ses yeux brillaient comme deux étoiles, des tics convulsifs déformaient son visage. Il avait un certain âge, un nez mince très accentué, un front haut et dégarni, une grosse moustache poivre et sel, un haut-de-forme rejeté derrière la tête ; il était en habit, et son plastron blanc étincelait sous le pardessus déboutonné. Sa figure était bronzée, maigre, creusée par des rides profondes qui lui donnaient un aspect féroce. Dans une main il portait quelque chose qui ressemblait à une canne, mais, quand il le posa par terre, l'objet rendit un son métallique. Il tira d'une poche de son manteau un instrument volumineux et il s'absorba ensuite dans une opération qui se termina sur un bruit sec, comme si un ressort ou un verrou s'était déclenché. Toujours agenouillé sur le plancher, il se courba en avant et appuya de

toute sa force et de tout son poids sur le levier ; j'entendis un long grincement qui se termina encore sur un déclic. Il se redressa alors, et je vis qu'il tenait à la main une sorte de fusil avec une crosse bizarre. Il ouvrit la culasse, introduisit à l'intérieur quelque chose et la referma. Puis, blotti par terre, il fit reposer le bout du canon sur le rebord de la fenêtre entrouverte. Je vis sa moustache caresser la crosse et ses yeux briller en cherchant la ligne de mire. Je l'entendis pousser un petit soupir de satisfaction quand il épaula : cette cible étonnante, l'homme noir bien dessiné sur le fond jaune, était dans l'axe de son fusil. Il s'immobilisa. Enfin son doigt pressa la gâchette. J'entendis un bruit sourd, un sifflement, et le son argentin d'une vitre brisée. Au même instant, Holmes bondit comme un tigre sur le dos du tireur et le jeta face contre terre. L'homme se releva pourtant et avec une force convulsive attrapa Holmes par la gorge. Je m'élançai et l'assommai d'un coup de crosse de mon revolver. Je tombai sur lui et le maintins tandis que mon camarade lançait un coup de sifflet aigu. Sur le trottoir des pas se précipitèrent ; deux agents et un policier en civil firent irruption par la porte de devant.

– Est-ce vous, Lestrade ? demanda Holmes.

– Oui, monsieur Holmes. J'ai pris moi-même l'affaire en main. Je suis bien content de vous voir de retour à Londres, monsieur !

– Je crois que vous avez un peu besoin d'un concours extra-officiel. Trois crimes impunis en une année, c'est trop, Lestrade ! Mais vous avez conduit l'affaire Molesey avec moins de… c'est-à-dire très brillamment, Lestrade !

Nous nous étions tous relevés. Notre prisonnier, encadré par les agents, haletait. Déjà des badauds se rassemblaient dans la rue, Holmes tira la vitre, ferma la fenêtre baissa le store. Lestrade s'était muni de deux bougies. Les agents démasquèrent leurs lanternes. Je pus enfin observer à ma guise l'homme que nous avions capturé.

Il avait un visage viril et sinistre. Le front était d'un penseur, la mâchoire d'un jouisseur. Il était doué, au départ de la vie, également pour le bien et pour le mal. Mais on ne pouvait pas regarder ses yeux bleus cruels, ses paupières cyniquement tombantes, son nez agressif, son front sillonné de plis menaçants sans être frappé par l'avertissement que nous donnait la nature sur le côté dangereux de son caractère. Il ne faisait nulle attention à nous ; son regard était fixé sur Holmes ; la haine et l'admiration s'y mêlaient.

– Démon ! marmonna-t-il. Démon de l'enfer ! Vous êtes d'une habileté infernale.

– Ah ! colonel ! fit Holmes en remettant de l'ordre dans son col froissé. Les voyages finissent toujours par réunir les amoureux, comme on dit ! Je ne crois pas que j'ai eu le plaisir de vous voir depuis que vous m'avez comblé d'attentions quand j'étais sur ma plate-forme au-dessus des chutes de Reichenbach.

Le colonel continuait à contempler mon ami comme s'il était hypnotisé.

– Rusé démon ! Démon de l'enfer !

C'était tout ce qu'il pouvait dire.

– Je n'ai pas encore fait les présentations, minauda Holmes. Cet homme, messieurs, est le colonel Sebastian Moran, ancien officier de l'armée des Indes, et le meilleur tireur de gros gibier de tout notre Empire d'Orient. Je crois que je ne me trompe pas, colonel, en disant que votre record de tigres tués est toujours debout ?

Le farouche vieil homme ne dit rien, mais ses yeux ne quittaient pas mon compagnon. Avec son regard féroce et sa moustache hérissée, il ressemblait lui-même à un tigre.

– Je m'étonne qu'un stratagème aussi simple ait pu tromper un vieux renard comme vous, dit Holmes. Vous deviez pourtant avoir l'habitude : attacher à un arbre un agneau ou une chèvre, l'avoir bien à portée de votre fusil, et attendre que l'appât attire le tigre ? Cette maison vide est mon arbre, et vous êtes mon tigre. Vous deviez posséder d'autres fusils en réserve pour le cas où plusieurs tigres viendraient ou pour le cas, beaucoup plus improbable, où vous rateriez votre coup ? Voici mes autres fusils. La réplique est parfaite.

Le colonel Moran avança d'un pas en poussant un véritable cri de rage. Mais les agents le tirèrent en arrière. La fureur qui se lisait sur sa figure était horrible à voir.

– J'avoue que vous m'avez tout de même réservé une petite surprise, poursuivit Holmes, imperturbable. Je n'avais pas prévu que vous feriez usage de cette maison vide et de cette fenêtre adéquate. Je m'imaginais que vous opéreriez de la rue, où vous attendaient mon ami Lestrade et ses joyeux compagnons. Cette exception mise à part, tout s'est passé comme je m'y attendais.

Le colonel Moran se tourna vers le policier officiel.

– Vous pouvez avoir, ou ne pas avoir, un motif sérieux pour m'arrêter, dit-il. Mais il n'y a aucune raison pour me soumettre aux railleries de ce personnage. Si je suis entre les mains de la loi, que les choses se déroulent alors dans la légalité !

– Ma foi, voilà qui est assez raisonnable ! fit Lestrade. Vous n'avez rien à dire de plus, monsieur Holmes, avant que nous prenions congé de vous ?

Holmes avait ramassé le puissant fusil à vent ; il en examinait soigneusement le mécanisme.

– C’est une arme admirable, unique en son genre ! fit-il. Elle ne fait pas de bruit et sa puissance de feu est terrible. J’ai connu von Herder, l’ingénieur allemand aveugle qui l’a construite sur la commande de feu le professeur Moriarty. Depuis des années je connaissais son existence, mais je n’avais jamais eu l’occasion de la manier. Je la recommande tout spécialement à votre attention, Lestrade, ainsi que les balles qui s’y adaptent.

– Faites-moi confiance pour cela, monsieur Holmes ! répondit Lestrade, qui ajouta en se dirigeant vers la porte : Vous n’avez rien d’autre à dire ?

– Simplement une question : quelle accusation avez-vous l’intention de produire ?

– Quelle accusation, monsieur ? Mais, naturellement, celle d’avoir voulu assassiner M. Sherlock Holmes !

– Non, non, Lestrade ! Je ne tiens pas du tout à paraître dans cette histoire. A vous, et à vous seul, revient le mérite d’avoir opéré une arrestation sensationnelle. Oui, Lestrade, mes compliments ! Avec votre habituel mélange d’audace et d’astuce, vous l’avez eu.

– Je l’ai eu ? Eu qui, monsieur Holmes ?

– L’homme que tout Scotland Yard a vainement recherché ! Le colonel Sebastian Moran, qui a tué l’honorable Ronald Adair avec une balle explosive de fusil à vent tirée par la fenêtre ouverte du deuxième étage du 427, Park Lane, le 30 du mois dernier. Voilà l’accusation, Lestrade. Et maintenant ; Watson, si vous pouvez supporter le courant d’air d’un carreau cassé, je crois qu’une demi-heure passée dans mon bureau en compagnie d’un bon cigare vous divertira confortablement.

Notre ancien appartement n’avait pas changé, grâce à la vigilance lointaine de Mycroft Holmes et à celle, plus immédiate,

de Mme Hudson. Quand j'entrai, je remarquai, c'est vrai, un manque de désordre qui me choqua un peu. Mais les vieux points de repère étaient tous à leur place. Il y avait le coin pour la chimie et la table en bois blanc, avec ses taches d'acide. Sur une étagère, il y avait en file tous les registres formidables et tous les carnets que tant de nos compatriotes auraient brûlés avec joie. Les graphiques, l'étui du violon, le râtelier à pipes, et même la babouche au fond de laquelle il y avait du tabac m'accueillirent comme par le passé. Dans la pièce se tenaient deux personnes. L'une était Mme Hudson, qui rayonnait quand nous fîmes notre entrée. L'autre, cet étrange mannequin qui avait tenu un rôle si important dans notre aventure de la soirée. C'était une figure de cire représentant mon ami, si admirablement composée qu'on pouvait à bon droit, de loin s'y méprendre. Elle était posée sur un petit pupitre, le bas du buste enveloppé dans une vieille robe de chambre de Holmes.

– J'espère que vous avez observé toutes les précautions possibles, Mme Hudson ? questionna Holmes.

– Je me déplaçais à genoux, monsieur, comme vous me l'aviez dit.

– Excellent ! Vous avez admirablement joué le coup. Avez-vous repéré la trajectoire de la balle ?

– Oui, monsieur. Je crains qu'elle n'ait abîmé votre beau buste, car elle a traversé la tête et elle s'est aplatie contre le mur. Je l'ai ramassée sur le tapis. La voilà !

Holmes me la tendit.

– Une balle tendre de revolver, comme vous voyez, Watson. C'est une idée géniale, car qui s'attendrait à ce qu'un pareil projectile fût tiré par un fusil à vent ? Très bien, madame Hudson ! Je suis fort obligé pour le concours que vous m'avez

apporté. Et maintenant, Watson, il y a plusieurs points dont j'aimerais discuter avec vous.

Il avait retiré la redingote râpée. Du coup, c'était le Holmes d'autrefois, drapé dans la robe de chambre gris souris qu'il avait arrachée au mannequin.

– Les nerfs du vieux colonel n'avaient rien perdu de leur équilibre, ni ses yeux de leur acuité ! fit-il en riant pendant qu'il examinait le front fracassé de son buste. Le plomb au milieu de la nuque visait le cerveau en plein ! Il était le meilleur tireur des Indes, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus forts que lui en Angleterre. Le connaissiez-vous de nom ?

– Ma foi non !

– Voilà bien la renommée ! Il est vrai que, si mes souvenirs ne me trompent pas, vous ne connaissiez pas non plus le nom du professeur Moriarty, l'un des plus grands cerveaux de ce siècle. Faites-moi passer, s'il vous plaît, mon index des biographies qui est sur l'étagère.

Bien enfoncé dans son fauteuil, il tourna paresseusement les pages en soufflant de gros nuages de fumée.

– Ma collection de M est assez remarquable ! dit-il. Il suffirait déjà de Moriarty pour rendre n'importe quelle lettre illustre, et voici Morgan l'empoisonneur, et Merridew d'abominable mémoire, et Matthews qui knock-outa ma canine gauche dans la salle d'attente de Charing Cross, et, enfin, voici notre ami de ce soir.

Il me repassa le livre et je lus : « Moran, Sebastian, colonel. Sans emploi. Précédemment au 1er Pionniers du Bengale. Né à Londres en 1840. Fils de sir Augustus Moran, compagnon de l'Ordre du Bain, jadis ministre britannique en Perse. Élevé à Eton et à Oxford. A servi dans la campagne du Jowacki, dans la

campagne d'Afghanistan, dans la campagne du Charasiah (aux dépêches), dans le Sherpur et à Kaboul. Auteur de *La Chasse aux Fauves dans l'Ouest himalayen*, de 1881 ; de *Trois Mois dans la Jungle*, de 1884. Adresse : Conduit Street. Clubs : l'Anglo-Indien, le Tankerville, le Cercle de Bagatelle. »

Sur la marge était écrit de la main ferme de Holmes : « Le dangereux N° 2 à Londres. »

– Ceci est étonnant ! remarquai-je en lui rendant le livre. Le passé de cet homme est celui d'un officier des plus honorables.

– Exact ! répondit Holmes, jusqu'à un certain moment, il a agi correctement. Il a toujours possédé des nerfs d'acier, et on raconte encore aux Indes comme il est descendu dans une tranchée pour poursuivre un tigre blessé qui dévorait des hommes. Il y a des arbres Watson, qui poussent jusqu'à une certaine hauteur et puis qui tout à coup développent une protubérance horrible. Souvent les hommes ressemblent à de tels arbres. Je professe une théorie selon laquelle l'individu représente dans son développement toute la série de ses ancêtres, ses brusques orientations vers le bien ou vers le mal traduisant une puissante influence qui trouve son origine dans son pedigree. L'individu devient, en quelque sorte, le résumé de l'histoire de sa propre famille.

– Théorie assez fantaisiste !

– N'insistons pas. Pour je ne sais quelle cause, le colonel Moran a mal tourné. Il n'y eut pas aux Indes de scandale à proprement parler, mais il lui fut impossible d'y séjourner plus longtemps. Il prit sa retraite, vint à Londres, et s'y fit encore une triste réputation. Ce fut à ce moment qu'il fut embauché par le professeur Moriarty, à qui il servit quelque temps de chef d'état-major. Moriarty lui fournissait libéralement de l'argent et ne se servit de lui que pour une ou deux affaires de très grande classe qu'aucun criminel banal n'aurait pu réussir. Vous rappelez-vous

la mort de Mme Stewart, de Lauder, en 1887 ? Non ? Hé bien ! je suis sûr que Moran en fut l'artisan ; mais pas de preuves, comprenez-vous ? Le colonel était si habilement camouflé que, lorsque la bande Moriarty fut démasquée, il nous fut impossible de l'incriminer. Vous souvenez-vous de ce soir où je vins chez vous, et où je fermai les volets par crainte du fusil à vent ? Vous m'avez cru en plein délire. Or je savais exactement ce que je faisais, car je n'ignorais pas l'existence de cette arme formidable, et j'avais de solides raisons de croire que l'un des meilleurs tireurs du monde était derrière. Quand nous étions en Suisse, il nous suivait avec Moriarty, et c'est lui, indubitablement, qui me fit transpirer sang et eau pendant ces cinq minutes mortelles au-dessus des chutes de Richenbach.

« Vous pensez bien que, durant mon séjour en France, je lisais attentivement les journaux. Je guettais la première occasion de le pincer. Tant qu'il se trouvait à Londres et en liberté, il était inutile que je me remisse à vivre comme avant : nuit et jour la menace aurait plané sur moi, et tôt ou tard il aurait eu sa chance. Que faire ? Le tuer à vue ? J'aurais été condamné par tous les jurys d'Angleterre. Faire appel à un magistrat ? Mais un magistrat ne peut pas intervenir sur ce qui lui aurait paru n'être qu'un soupçon insensé. Je ne pouvais donc rien tenter. Je me bornais à me tenir au courant des nouvelles criminelles et des faits divers, attendant mon jour. Sur ces entrefaites, j'appris la mort de ce Ronald Adair. Enfin la chance se remettait dans mon jeu ! Sachant ce que je savais, comment douter que l'assassin fût le colonel Moran ? Il avait joué aux cartes avec la victime ; il l'avait suivie du cercle jusqu'à sa demeure ; il l'avait tuée en tirant par la fenêtre ouverte. Voyons, le doute n'est pas permis ! Les balles seules suffisent à lui faire passer la tête dans le nœud coulant. J'arrivai immédiatement à Londres. Je me fis voir par la sentinelle qui, bien entendu, avertit le colonel de ma présence à Baker Street. Le colonel ne pouvait pas manquer d'établir un rapprochement entre mon retour inopiné et le crime, donc d'être sérieusement inquiet. J'étais sûr qu'il essaierait sans perdre un jour de se débarrasser de moi et qu'il se servirait de son arme secrète pour m'abattre. Je lui offris une cible excellente derrière

ma fenêtre et j'avertis la police que je pourrais avoir besoin d'elle… A propos, Watson, vous avez témoigné d'un flair infaillible en me signalant la présence de ces deux subordonnés de Lestrade se dissimulant dans une porte… J'ai pris poste dans ce que je croyais être un excellent observatoire, mais jamais je n'avais pensé qu'il choisirait le même endroit pour son affût. A présent, mon cher Watson, reste-t-il quelque chose à vous expliquer ?

– Oui. Vous ne m'avez pas dit pourquoi le colonel Moran avait assassiné l'honorable Ronald Adair.

– Ah ! mon cher Watson, là nous entrons dans le domaine des conjectures où l'esprit le plus logique peut être pris en défaut ! A chacun de se forger une hypothèse d'après les faits connus ; la vôtre peut s'avérer aussi juste que la mienne.

– Donc vous avez une idée ?

– Je crois qu'il est assez facile d'expliquer les faits. Il a été établi que le colonel Moran et le jeune Adair avaient gagné ensemble une somme d'argent considérable. Or je sais depuis longtemps que Moran ne joue pas correctement aux cartes. Je crois que le jour du crime, Adair découvrit que Moran trichait. Très vraisemblablement il lui avait parlé en tête à tête et l'avait menacé de le démasquer s'il ne démissionnait pas du cercle de son plein gré et s'il ne lui donnait pas sa parole d'honneur qu'il ne toucherait plus une carte. Un jeune homme comme Adair ne se serait pas risqué à provoquer un scandale public en démasquant un homme connu et beaucoup plus âgé que lui. Il a dû agir comme je vous l'ai dit. Mais pour Moran son exclusion des cercles de jeu signifiait la ruine, puisqu'il vivait de ses gains illicites. Voilà pourquoi il a tué Adair au moment où celui-ci essayait de faire le compte de l'argent qu'il voulait restituer, car le jeune aristocrate ne voulait pas profiter des tricheries de son partenaire. Et il avait fermé sa porte, de peur que les dames ne le surprissent et ne

voulussent savoir ce qu'il était en train de faire avec ces noms et cet argent. Est-ce une hypothèse admissible ?

– C'est sûrement la vérité ! Vous avez mis dans le mille.

– Au procès, nous verrons si je me suis trompé. En attendant, le colonel Moran ne nous causera plus de soucis, le fameux fusil à vent de von Herder embellira le musée de Scotland Yard, et voici à nouveau M. Sherlock Holmes libre de vouer son existence, s'il lui plaît, aux petits problèmes dont fourmille la vie londonienne.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

9 janvier 2004

—

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France

http://www.sherlock-holmes.org/

http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**